

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'incessante cécité
Strates de Marcel Bélanger

Robert Yergeau

Number 42, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39703ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Yergeau, R. (1986). Review of [L'incessante cécité : *Strates* de Marcel Bélanger]. *Lettres québécoises*, (42), 31–32.



par Robert Yergeau

L'incessante cécité

Strates

de Marcel Bélanger

Décidément certains éditeurs font peu de cas des exigences minimales que requiert la publication d'une rétrospective. *Strates*¹ que fait paraître Marcel Bélanger chez Flammarion reprend des poèmes parus dans *Pierre de cécité* en 1962, *Prélude à la parole* en 1967, *Plein-Vent* en 1971, *Infranoir* et *Fragments paniques* en 1978 et *Fragments parallèles* en 1980. Avec, en plus, ce qui semble être une suite inédite, *Tunnels*, rédigée entre 1968 et 1982. Mais comment le vérifier? Aucune note ne nous instruit sur l'organisation du recueil. Les questions dès lors surgissent: pourquoi avoir conservé tel texte et non tel autre? Bélanger a-t-il revu et remanié les poèmes de sa rétrospective? Nous voilà contraint d'enquêter. Pour exemple, je choisirai *Pierre de cécité* qui inaugure *Strates*. En 1962, ce recueil, édité chez Atys, contenait une trentaine de poèmes. Dans *Strates*, seulement dix, dont celui-ci qui s'intitule justement «Cécité»:

*Je masquai les failles et les craquelures
sous l'infini de la mémoire
j'écrasai le sphex de la ténèbre
l'insecte qui grugeait les viscères*

*Mes yeux se fermèrent sur des fictions de mort
et gisant dans la fixité
je devins pierre de cécité (p. 9)*

Je m'empresse de confronter ce poème à la version originale. Il ne faut pas être grand clerc pour s'apercevoir que ce poème n'existe pas sous cette forme. Je découvre toutefois «Finitude et cécité» et «Les gerbes». Du premier, qui compte dix-sept vers, je retiens ceci: «— Je masque les failles et les craquelures / De l'ignominie sous le ramage des impassibilités / J'écrase le sphex de la ténèbre — / Le sphex qui gruge mes entrailles. / Et je devins pierre de cécité...» (s.p.); des seize vers que compte le second, j'en détache un: «Que nos yeux se sont enfermés sur des fictions de mort» (s.p.). Pour en arriver à la version actuelle de «Cécité», Bélanger a donc amalgamé et «corrigé» deux textes du recueil original. De toute évidence, ces transformations préludent à un travail de réécriture auquel l'auteur a soumis ses textes. Il m'apparaît invraisemblable que ni Bélanger ni l'éditeur n'aient cru bon en faire état. Et que *Strates* soit édité en France n'y change rien!



Marcel Bélanger

Nombre de recueils qui parurent au Québec durant les années soixante et soixante-dix exploitèrent les mêmes matières, explorèrent les mêmes paysages intimes et collectifs. La chose serait banale si ce n'était que les signataires de ces recueils modulaient leur écriture à la même fréquence, occupaient les mêmes territoires (nationalisme, surréalisme et formalisme). Marcel Bélanger, lui, n'adhéra jamais à ces courants. Cette constatation certes ne confère nullement à sa production symbolique des qualités intrinsèques. Je constate tout simplement qu'amorcée en 1962 sous l'aile tutélaire de Rina Lasnier, à qui Bélanger dédia *Pierre de cécité*, cette oeuvre acquit sa maturité à l'ombre des courants poétiques qui marquèrent le champ littéraire de l'époque.

C'est un homme inquiet, donc inquiétant, qui écrit *Pierre de cécité*, première strate d'une oeuvre qui n'aura de cesse de progresser vers un lointain intérieur. Tout contribue, dans ce premier recueil, à l'effritement de l'être: «les nébuleux lo-sanges du désir», «une rumeur d'abysses», «la violence éclatée du soleil», «les forces du silence», «l'immensité de l'inexistence», «nos structures de cendres», etc. Et au centre

de cet effritement, la présence obsédante des yeux qui «roulent aveuglément leurs rêves». Ces yeux, pellicule sensible qui enregistre et subit les mouvances de l'être, témoignent de la détresse physique et morale de Bélanger. De plus, l'utilisation pléthorique des métaphores reliées aux yeux et à la cécité font de celle-ci la figure majeure de *Strates*. Qu'il s'agisse d'«une écharde en travers de l'oeil grand ouvert», d'«une ligne hâtivement tracée pour le repos de l'oeil», de «nos yeux, [qui] se refermant sous un insupportable éclat, nous obligent à une vie aveugle» ou d'«une chute dans le néant de la boue», «d'une lumière à demi coagulée», «d'un moi noir», la boue, les ombres, la noirceur et l'aveuglement articulent «l'extrême cécité» qui contribue à créer un climat étouffant, lequel interpelle le lecteur. Cette figure de la cécité, et les avatars qu'elle aura engendrés, constitue une piste féconde qu'empruntèrent plusieurs écrivains. Mais dans *Strates*, elle représente le noeud intime, l'obsession fondamentale.

Confronté donc à cet effritement de l'être (et à la cécité qui en est le principe régulateur), Bélanger choisit «la fuite vers soi», vers «la haute lueur des âmes»; il entreprend dès lors un voyage qui le conduira au bout de la nuit intime. Pour ce faire, «je ficelle la bouche / je faufile les paupières / regard et parole se font nocturnes / je barricade toute issue» (p. 84). Parcours à rebours, implosion de vie, «je m'enfoncé jusqu'à la nuit d'avant la naissance / quand un ventre m'était royaume et passage / alors je possédais une mer bien à moi / je retourne à l'époque où le sang gisait seul» (p. 115).

Lire Bélanger, c'est consentir à ce voyage, à chercher «un lieu de racines vives», à se rapprocher de «l'origine stridente». Aucune certitude cependant n'attend le lecteur: ni *Pierre de cécité*, ni *Prélude à la parole*, ni *Plein-Vent*, ni *Tunnels*, ni *Fragments paniques*, ni *Fragments parallèles* ne sauront — ne chercheront à — extirper la parole nue, inaugurale de la «ténèbre du corps». Certes, Bélanger amorce, avec *Fragments paniques* et *Fragments parallèles*, un mouvement ascensionnel. Soudainement, confesse-t-il, dans des poèmes hantés par la présence de Saint-Denys Garneau, «je me sens trop à l'étroit dans les cloisons du dedans, plié en deux dans une cage, vautre parmi la boue et les excréments»

(p. 138). Cette volonté de s'arracher à la gangue corporelle ne saurait constituer cependant une tentative de transcendance de l'état premier du poète. Bélanger nous présente sa difficulté d'être comme un microcosme de l'univers. En ce sens, son périple intérieur n'était-il pas voué dès le départ à un échec? Non pas puisque, malgré tout, il émergera «libre» de cette «connaissance par les gouffres» (Henri Michaux). Mais, comme l'indique l'extrait d'un texte de Michaux que Bélanger a placé en épigraphe à *Fragments parallèles*, libéré comme «le sombre peut libérer».

Comment Bélanger traduira-t-il cette «liberté»? D'une part, fortifié par ses connaissances nouvelles, il se trouve fondé de multiplier les invectives ducassiennes: «Car un dieu de fureur vocifère par ma bouche», «Attention que le monde chavire d'un coup sec; où que nous allions, le désastre nous rejoindra», «Ils ignorent que mon délire est une route de foudre. Et qu'ainsi je vois clair au-delà de leurs noirceurs». D'autre part, *Fragments parallèles* qui clôt *Strates*, expose, ne serait-ce qu'accessoirement, la dialectique de l'être en devenir:

*À quoi fixer l'effort en ce lieu de déroutes et de défaites?
Vers quoi se tourner? Où poser les pieds? En quelles épaisseurs
faut-il enfoncer les mains?*

*Où en suis-je, où suis-je et demain où serais-je, en quel lit,
au creux de quel fossé dormirai-je, auprès de quel corps,
passager d'une vie parallèle? Quelles fontaines, quelles
flammes jailliront de mon regard? Devant quelle cheminée
s'étendront mes jambes voyageuses, foyer où convergent
les faux pas? Où vais-je ainsi projeté hors d'un moi-même
délabré? (p. 215)*

Les «réponses» que propose le poète ne se transforment pas en certitude, sinon celle-ci, qu'il formule à la dernière phrase de son livre: «il te faudra revenir sur chacun de tes pas, recréer les pointillés des traces, en deçà même du point de départ» (p. 223).

Strates ne recueille pas d'emblée notre adhésion. Outre les accents de moraliste classique que fait retentir Bélanger, plusieurs poèmes, qu'ils soient en vers ou en prose, échouent à circonscrire le lieu incandescent, le point nodal de ses fouilles existentielles et métaphysiques. Qui plus est, à exposer sans cesse à la lumière crue des mots les mêmes obsessions, le poète crée une surcharge sémantique qui désamorce l'effraction narrative. Enfin, sa parole ne se démarque pas toujours suffisamment de celles de certains aînés (Saint-Denys Garneau, entre autres). Malgré ces restrictions, *Strates* conserve son pouvoir d'attraction: Bélanger témoigne de notre incessante cécité. □

